

Le calendrier romain, ou plus exactement les calendriers romains successifs, représentent un des domaines à la fois les plus archaïques et les plus modernes du fonctionnement politico-religieux de la Rome antique et de la réception quotidienne dont nous avons hérité. Les plus archaïques car ils remontent à la conception, à la perception et à l'administration abstraite des incohérences matérielles et factuelles liées à l'incompatibilité de mesure entre la longueur de la révolution annuelle du soleil, des phases de la lune et de la durée du jour, tous éléments qui structurent la vie des gens et des dieux. Les plus modernes car c'est le réaménagement grégorien du calendrier de Jules César que le monde entier, ou presque, utilise aujourd'hui comme référence. La définition exacte de toutes ses phases et réformes est extrêmement complexe car nous ne disposons que de sources différées, aux compréhensions parfois anachroniques ou déformées ; ses implications au niveau de la vie politique romaine sont plus subtiles qu'on ne le pense parfois et trop d'idées reçues circulent qui simplifient exagérément les contraintes. La documentation est souvent ambiguë : ainsi comment interpréter les fastes épigraphiques ? Comme des sources valables de notre connaissance du calendrier ou comme des re-créations tardives, produit *a posteriori* de l'annalistique ancienne ? L'ouvrage que nous propose Jörg Rüpke et qui, depuis sa version originale allemande (*Kalender und Öffentlichkeit. Die Geschichte der Repräsentation und religiöse Qualifikation von Zeit in Rom*, Berlin, 1995), fait en général autorité, offre un tableau renouvelé de la succession des étapes, avec un point de vue original qui récuse l'état ancien à dix mois traditionnellement affirmé. L'étude est solidement charpentée, fondée sur un dossier documentaire approfondi et une analyse rigoureuse des incidences rituelles : la mise en évidence du caractère « essentiel » du calendrier dans la vie religieuse est à cet égard très convaincante. Toutefois l'intrication des problématiques de cette matière est telle que le retour aux sources dans le détail précis des événements aurait été souhaitable, plutôt que de s'en remettre à des publications aussi valables soient-elles sur des questions aussi fondamentales que les intercalations historiquement attestées. La recherche est un peu trop théorique et la reconstitution de concepts et de structures au départ des interprétations personnelles, si elle est inévitable et stimulante, devrait être plus concrètement confrontée aux événements. Il ressort nettement que l'auteur est un historien de la religion et que son point de vue se focalise sur cet aspect, les tenants et aboutissants politiques et militaires étant plutôt minorés. Que l'ouvrage constitue un pilier de nos bibliothèques, que son impact sur la compréhension du système et du calendrier religieux romain républicain soit marquant, que sa traduction anglaise qui en ouvre largement la diffusion soit une initiative excellente, constituent des qualités indéniables de ce volume. Que le livre « provides a definitive history of the Roman calendar » comme l'affirme la couverture, me semble toutefois une affirmation un peu présomptueuse.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Donald W. BARONOWSKI, *Polybius and Roman Imperialism*. Londres, Bristol Classical Press, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-242 p. Prix : 50 £. ISBN 978-07156-3942-9.

Présenté comme le fruit de quatorze années de travail (p. x), ce livre explore l'attitude de Polybe à l'égard de l'impérialisme romain. Ce sujet a fait l'objet de nombreuses études – ce que l'auteur reconnaît – mais il est vrai qu'aucune vue d'ensemble n'avait été tentée. L'ouvrage est bien construit, avec introductions et conclusions intermédiaires, une bibliographie et deux index. Après une courte préface, l'introduction, factuelle, comporte une biographie de Polybe, la chronologie des *Histoires*, un rapide excursus historiographique sur les jugements des anciens et des modernes à l'égard de l'historien grec et une trop courte présentation de la conception polybienne de l'impérialisme romain. Cette introduction pêche par défaut de problématisation. La biographie de Polybe apporte peu et ne tire pas assez les conséquences possibles des origines achéennes et des positions politiques de l'historien grec sur son appréciation de l'impérialisme romain. L'auteur y explique que Polybe ne mit jamais au point une théorie de l'impérialisme et comprenait l'ἀρχή romaine comme un pouvoir d'imposer sa volonté qui s'étendit à la majeure partie du monde habité. Or, étudier la théorie ou l'absence de théorie de Polybe suppose une discussion minimale de la notion d'impérialisme, laquelle ne fait l'objet d'aucun développement, exception faite des notes 54 et 55 de l'introduction. Le livre présente ensuite deux parties : les chapitres 1 à 3 offrent un panorama des réactions des « intellectuels » face à la domination impérialiste à l'époque hellénistique, tandis que les chapitres 4 à 9 étudient l'attitude de Polybe face à différents aspects de la domination romaine. La première partie dresse ainsi un tableau du milieu intellectuel dans lequel gravitait Polybe. D. Baronowski veut y montrer que l'impérialisme et la domination impériale étaient plutôt bien considérés par les Grecs et ne firent l'objet que de critiques circonscrites à des aspects bien précis. Partant du *De republica*, il entend prouver que la seconde moitié du II^e siècle fut marquée par des débats entre philosophes grecs autour de cette notion (toujours sans l'explicitier) dont Cicéron conserverait des échos. Il en reconstitue les différentes orientations (p. 26-27) pour conclure à l'absence d'opposition de principe à l'idée impérialiste. Cet examen se fonde toutefois sur des œuvres fragmentaires ce qui devrait inciter à la prudence. Il en va de même des textes poétiques et prophétiques : on n'y trouverait aucune critique de l'impérialisme en soi. Au contraire, certains de ces textes développeraient une vision positive des victoires romaines qui surent ramener la paix dans le monde grec. L'auteur relève bien l'existence d'œuvres hostiles (Antisthènes cité par Phlégon de Tralles ou bien les livres 3 et 4 des *Oracula Sibyllina*) mais elles n'auraient jamais conduit à une remise en cause systémique de la domination impériale. Certaines analyses s'éloignent ici un peu du sujet, notamment lorsque l'auteur se penche sur le Bahman Yasht (p. 34-35), ou sur la série des quatre grands empires dans certains textes prophétiques (p. 36-38). Enfin, si les historiens romains défendirent la politique de Rome, ce fut aussi le cas d'historiens grecs. Ces derniers, à l'époque des deux premières guerres puniques, furent souvent favorables aux Carthaginois (e.g. Philinus d'Agrigente, Sienus, Sosylus et Chaereas) mais les choses changèrent en faveur de Rome à partir du II^e siècle. Toutefois, qu'ils aient choisi Rome ou Carthage, ces historiens acceptaient en général aussi le principe d'une domination impériale (p. 60). Seul Agatharchides se singularisa sur ce point. Sur cette base, la seconde partie entend démontrer que Polybe ne se distingue guère : « he admired imperial rule in general » (p. 61, cf. p. 65, p. 73 ou p. 85). Le chapitre 4 expose ainsi que Polybe considérait l'expansion impérialiste comme un objectif noble

(p. 65) et le développement de la puissance romaine comme sans précédent : un accomplissement de l'action de la Fortune qui fut le résultat d'une conduite choisie et agressive (p. 67). D. Baronowski reprend ici une distinction depuis longtemps relevée (notamment chez Thucydide) entre prétexte (*πρόφασις*, i.e. raison avancée pour l'adoption d'un dessein) et cause (*αίτια*, i.e. origine de l'adoption de ce dessein). Pour Polybe la cause de l'expansion romaine résidait dans une volonté impérialiste mais les Romains prirent garde à ne mobiliser que de justes prétextes. Le prétexte avait donc pour fonction d'établir une apparence de justice, chose indispensable car Polybe considérait comme injuste une guerre débutée sans cela. La combinaison d'une vision positive de la domination impériale et de cette distinction expliquerait que Polybe put porter un regard positif sur l'action de l'*Vrbs*. Le chapitre 5 revient alors sur les trois étapes de la domination impériale décelables en filigrane chez l'historien grec : les moyens d'acquisition, d'expansion et de préservation de cette domination. À ce titre, 168 apparaît comme une date clef qui sépare les deux premières phases de la troisième. Pour Polybe, de façon générale, les Romains observèrent de bons principes durant ces deux périodes (ce que D. Baronowski nomme « beneficence and moderation », cf. p. 113), particulièrement vis-à-vis des populations grecques. Cela explique aussi la vision positive de leur domination et les jugements portés sur les ennemis de Rome (chapitre 6). Polybe est en effet très sévère à leur endroit aux livres 36-39. Il y critique Carthaginois, Macédoniens et Achéens pour avoir entraîné leurs peuples dans des guerres perdues d'avance. Son jugement se fait plus nuancé aux livres 1-29 qui couvrent une période où la domination romaine pouvait paraître moins irréversible. Au travers de cette différence, resurgit l'idée que la chute du royaume de Macédoine fut un tournant : après cette date, résister n'avait plus aucun sens. Comme sa vision de la nature du régime politique romain influe aussi sur les idées de Polybe, D. Baronowski complète ce tableau en rappelant l'importance pour cet auteur de l'idée de constitution mixte, laquelle est en fait une nette préférence pour les formes tempérées d'aristocratie (chapitre 7). Elle explique son soutien à l'établissement de régimes conservateurs en Achaïe. Ce faisant, s'il appuya les ambitions de Rome, ce ne fut pas par adhésion aveugle à la cause romaine. Polybe put être critique à l'égard de Rome mais considérait l'action de l'*Vrbs* comme la meilleure des solutions parce qu'il estimait que la coopération était la seule voie possible et parce que le régime romain représentait finalement ce qui s'accordait le mieux à ses préférences politiques. L'ouvrage se clôt sur la question du futur de l'empire à partir de la fameuse scène des larmes de Scipion. Puisque les succès romains dépendaient pour Polybe de leur constitution mixte, sa décadence pouvait signifier la fin de leur empire, suivant la théorie de l'anacyclose. En outre, si Rome n'était pas corrompue à l'époque des deux premières guerres puniques, Polybe constate que l'expansion en Méditerranée orientale ne fut pas sans conséquences. Polybe n'indique toutefois pas que ce changement était imminent. Au contraire, il estimait qu'un empire se maintient par les bénéfices qu'il apporte aux populations soumises et par sa modération, toutes qualités que Rome conserva après 168 (p. 160). Mais sa disparition demeurerait un horizon possible, bien que lointain. Au terme du parcours proposé, D. Baronowski n'apporte pas de vues radicalement neuves, comme en témoigne sa discussion des quatre jugements différents cités par Polybe concernant l'action des Romains contre Carthage (p. 101-106), laquelle rejoint les conclusions antérieures de J.-L. Ferrary. L'ouvrage offre un

panorama complet et à jour des vues de l'historien grec et une analyse utile de nombres de passages des *Histoires*, même si certaines discussions historiographiques auraient mérité d'être présentées ailleurs que dans les notes. Le lecteur reste cependant sur sa faim à cause d'une insuffisante problématisation lisible dès l'introduction. Cette façon de procéder se retrouve ailleurs dans l'ouvrage où domine une approche philologique – l'auteur fait grand cas du sens des mots, ce qui est positif –, mais trop descriptive et parfois très généralisante. L'avant-dernier chapitre (« Polybius, Rome, Barbarism and Fate »), trop court pour être réellement pertinent, en constitue un bon exemple. L'auteur veut y démontrer que Polybe considérait malgré tout les Romains comme des barbares dont l'invincible expansion fut guidée par une force surhumaine. Le sujet est intéressant mais les quatre pages proposées ne permettent pas de l'approfondir. Sans enlever ses qualités indéniables à ce travail, c'en est aussi la limite.

Thibaud LANFRANCHI

Brian W. BREED, Cynthia DAMON & Andreola ROSSI (Ed.), *Citizens of Discord. Rome and its Civil Wars*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-333 p. Prix : 44 £. ISBN 978-0-19-538957-9.

Ce volume propose la synthèse d'une rencontre sur les guerres civiles et leur résonance, tenue en 2007 au Amherst College. Plus que des guerres civiles proprement dites, c'est d'esthétique de la réception qu'il s'agit ici. Ce projet repose en effet sur l'idée que ces conflits sont un élément fondamental pour la compréhension du regard que les Romains portaient sur leur passé : « the patterns and cycles of Roman civil war remain effective "intertexts" far into their future via translations and appropriations » (p. 5). Cette phrase révèle l'importance de la dimension littéraire dans la mise en œuvre d'un ouvrage qui témoigne d'une appréciation non strictement négative portée sur ce type de conflits. Certains estiment ainsi que le réel accomplissement de Rome ne se fit pas, comme Auguste le prétendait, avec la fermeture des portes du temple de Janus, mais au travers de cette discorde régulière qui permit au génie romain de se réaliser. Au travers de ces communications, c'est aussi cette idée (illustrée récemment par Cl. Moatti, *Historicité et « altéronomie » : un autre regard sur la politique*, *Politica Antica*, 1, 2011, p. 107-118) que cet ouvrage collectif entend approfondir. On le voit à l'utilisation de certaines conceptions machiavéliennes (p. 13-14 par exemple). Examinant les modalités suivant lesquelles une série d'auteurs se confrontèrent au thème des guerres civiles, l'ouvrage souhaite donc réinterroger les liens entre concorde et discorde dans l'histoire de l'*Vrbs*. En cela, il s'inscrit dans un courant récent qui réévalue le potentiel créateur et positif des troubles sociaux à Rome. Ces présupposés – jamais réellement exposés – irriguent les communications réunies dans ce volume, lesquelles sont majoritairement de caractère littéraire et textuel (treize sur dix-huit). De ce point de vue, le découpage en quatre parties n'est pas toujours des plus heureux d'autant que manquent, dans l'introduction, une véritable justification de ce choix ainsi qu'une présentation de la riche bibliographie consacrée à ces questions. Cela permettrait pourtant au lecteur de mieux situer cette entreprise d'un point de vue historiographique. Les aspects historiques ne sont représentés que par quatre communications. À partir du témoignage d'auteurs